LES TRAUMATISMES INFANTILES DE LA GUERRE

*Adnan HOUBBALLAH**

Résumé

Au cours de sa pratique d'analyste, l'auteur constate que ses analysants, bien après la guerre, rapportent des événements – relatifs à la guerre, qui, non seulement n'ont pas été oubliés mais qui sont restés virulents dans l'inconscient grâce au fantasme qu'ils ont contribué à former. Le fantasme, se formant à partir d'éléments intérieurs et extérieurs, comme une nouvelle lecture dans laquelle le sujet embusqué fonctionne comme metteur en scène actif au lieu d'être passif comme lors de l'événement.

Mots clés : Fantasme, pulsion, dispositif symbolique, traumatisme, excitation, œdipe, représentation symbolique, espace transitionnel.

* Neuro-psychiatre. Psychanalyste, Centre Arabe de Psychanalyse, Beyrout.

ملخص

تبين لكاتب المقال من خلال عمله كمحلل، أن الأشخاص المُحَلّلين نقلوا أحداثا مرتبطة بالحرب، بعد مدة مهمة من انتهائها. هذه الأحداث لم تكن فقط حاضرة في ذاكرتهم ولكنها بقيت موجودة بشدة في اللاشعور، وهذا بفضل الهوام الذي شكلته تلك الأحداث.
تشكّل الهوام انطلاقا من عناصر داخلية وخارجية، كقراءة جديدة يعمل فيها الفرد كعضو فعّال عوضًا من البقاء غير فعال كما كانت الحال خلال أحداث الحرب.

الكلمات الأساسية: هوام، نزوة، صدمة، إثارة، جهاز رمزي dispositif symbolique، أوديب، تصوّر رمزي، فضاء انتقالي.

INTRODUCTION

Souvent on prête peu d'attention aux enfants durant la guerre, et on se contente d'apporter les premiers secours, en croyant que l'enfant va oublier les événements avec le temps.

Au cours de mon travail à Paris, dans les années 70, j'ai constaté que le nombre des analysants a relaté les souvenirs de la guerre. Trente ans après, alors qu'ils étaient considérés comme oubliés et effacés de la mémoire. L'expérience montre que ces événements, non seulement n'ont pas été oubliés mais sont restés virulents dans l'inconscient grâce au fantasme qu'ils ont contribué à former.

L'événement est davantage traumatique lorsqu'il coïncide avec une traversée subjective constituante. Le noyau traumatique est formé par des éléments empruntés à la violence extérieure, à ce qui a été vu, vécu ou entendu, et au mouvement pulsionnel qui est en train de l'agiter de l'intérieur. Le fantasme se forme à partir de tous ces éléments intérieurs et extérieurs, comme une nouvelle lecture dans laquelle le sujet embusqué fonctionne comme metteur en scène actif, masqué, au lieu d'être passif lors de l'événement. Ce fantasme, une fois formé, s'enkyste disait Freud, et établit une connexion avec la formation psychique et préside par conséquent à tous les fantasmes pathologiques ou syndrome post-traumatique.

Si nous devons traiter une telle question, nous devons tenir compte de tous les facteurs qui peuvent fragiliser l'enfant et le rendre vulnérable. Nous constatons que plusieurs facteurs rentrent en ligne de compte :

1. L'âge de l'enfant.
2. Le cadre de la violence : guerre traditionnelle ou guerre civile.
3. La nature de la violence : collective ou individuelle, les moyens utilisés : armes à feu ou armes blanches tranchantes.

L'ÂGE DE LA VIOLENCE

L'importance de l'âge tient en fait au stade évolutif de la pulsion d'un côté, et au dispositif symbolique de l'enfant. Par ce fait on peut dire que plus l'enfant est jeune plus l'événement est traumatique. L'impact devient tributaire de la faculté de mémoriser l'événement car on ne peut pas parler d'un traumatisme au sens propre alors que nous n'avons pas de traces mnésiques repérables.

Cette question a été largement discutée par Freud à propos de la théorie de Rank sur le traumatisme de la naissance.

Tout ce qu'on peut dire c'est que la surcharge de l'excitation déborde la capacité du système nerveux central. Freud parle d'un système de protection appelé gaine de para excitation. La rupture de cette gaine, en cas de surcharge massive d'excitation, est cause de traumatisme.

A cet âge très jeune, avant un an, la seule chose qu'on peut faire, c'est dédramatiser le vécu traumatique de la mère, et rétablir des conditions prénatales afin d'établir une reconstitution de cette protection perdue.

Au-delà de deux ans l'enfant peut mémoriser, même quelques années plus tard, même s'il a oublié les détails, c'est ainsi que j'ai eu affaire à un adolescent de 15 ans, sujet à des terreurs nocturnes, il se réveillait chaque nuit avec des images terrifiantes de sang et de corps morcelé.

J'ai appris plus tard, par les parents adoptifs, qu'il a été récupéré par un foyer religieux à l'âge de deux ans et demi, suite à un bombardement. La mère fut tuée et l'enfant a été confié aux religieuses. La scène en question était réelle. Après le bombardement, l'enfant, sa mère et d'autres ont été conduits à l'hôpital dans une ambiance tragique mêlée à des cris de douleur et de pleurs des victimes et de leurs parents.

Après quelques mois de thérapie, le jeune adolescent a décidé de revisiter le lieu et de se renseigner sur les circonstances et sur ses parents.

A son retour au Liban, malgré qu'il soit déçu, comme beaucoup d'enfants adoptifs qui se lancent à la recherche de parents biologiques, il a été apaisé, car il a retrouvé le lieu, le temps et le cadre, et a pu par conséquent établir un lien perdu entre l'imaginaire qui le tourmente et le réel événementiel. La symbolisation est devenue ainsi possible.

Autrement dit, l'événement ne devient traumatique que s'il n'arrive pas à trouver sa place dans la chaîne symbolique, sinon il demeure un corps étranger enkysté, en connexion avec diverses formations pathologiques.

L'enfant se caractérise face au danger par rapport à l'adulte, par son recours systématique au cordon de sécurité familial.

L'effondrement d'une mère devant la menace, par exemple, a des répercussions immédiates sur le réseau de sécurité de l'enfant. Il est directement confronté au danger extérieur, d'autant que ce danger n'avait auparavant aucune représentation ni symbolisation. Nous voyons quelquefois une prise de position néonatale, autrement dit la régression va directement chercher la sécurité intro-externe, en passant outre le traumatisme de la naissance. Il suffit de prendre l'enfant dans ses bras, de le mettre en contact avec la chaleur du corps, dans une position fœtale pour que l'enfant se retrouve réchauffé et réanimé.

Les mesures de protection peuvent prendre plusieurs formes, toujours centrés sur les personnages principaux de la famille. Une réaction phobique à l'éloignement du père, ou symbiotique à l'égard de la mère, sans pouvoir la quitter d'une semelle. Il y a là une complicité de deux partenaires.

La mère peut exploiter l'angoisse de la guerre, c'est ainsi que j'ai vu des enfants angoissés, dépressifs parce que la mère les enfermait à la maison pour leur sécurité.

L'enfant finit par comprendre qu'il y a deux mondes, un monde axé sur la maison et la mère, et un monde menaçant, dangereux, hostile, situé à l'extérieur. C'est ainsi que, la logique de la peur et de la violence enferme l'enfant dans un étau familial au service de leur symptôme.

Ainsi, l'enfant pris dans un tel système n'a t-il d'autres alternatives que de développer des fantasmes qui visent la disparition des parents (de la mère).

La guerre, à travers la mise en scène tragique donne libre cours aux réalisations des fantasmes agressifs de l'enfant : ainsi apparaît la phobie du meurtre des parents : que le père ou la mère soient égorgés. Deux mondes divisés s'installaient : l'un extérieur où la haine préside à la violence et l'autre intérieur où la haine des parents comme fantasme est complétement refoulée

Autrement dit, la grande angoisse ne tient pas tant à l'événement dont il n'est pas une menace d'évaluer le danger mais à son fantasme ou à son vœu exaucé.

C'est un langage d'angoisse qui s'est instauré à l'intérieur de la famille, surtout si un membre a été victime d'une telle menace. Une angoisse qui touche toute la famille ne peut que traumatiser l'enfan

Si le père maîtrise la situation et arrive à assurer un discours sécurisant, l'enfant trouve une médiation entre lui et le réel. Par contre si le père s'effondre devant l'enfant et la mère ne manifeste que son angoisse, l'enfant devrait, dans ce cas, confronter le monde extérieur avec sa détresse : car il sait qu'il est démuni de toute force protectrice. L'enfant ne peut évaluer le danger lorsqu'il est là pour déclencher son signal d'alarme, ce danger est vécu déjà à travers le constat de sa détresse.

Freud a isolé ce dernier facteur avec la perte d'objet, comme danger pour déclencher le signal d'alarme, source de son angoisse. Cette détresse est d'abord d'origine économique ; elle apparaît dès l'instant où il constate sa dépendance vitale à l'égard de sa mère. Son absence risque de

le mettre en danger. Sa détresse ou son impuissance deviennent source de menaces si jamais il y a une intrusion de l'extérieur et risque de le priver de sa mère, d'où le développement de la xénophobie.

De même le rapport de l'enfant à la mort : faute d'avoir une représentation, il ne peut la signifier que par l'absence de l'objet. L'absence peut avoir plusieurs significations : voyage, retour au ciel, Dieu l'a reprise, etc.

Mais en résumé, la mort peut avoir deux représentations :

– l'une narcissique ;
– l'autre œdipienne.

Le composant narcissique se pose comme difficultés, lorsque l'enfant cherche à trouver sa valeur vis-à-vis de l'Autre, de la mère. Il se demande ce qui se passerait s'il venait à mourir. Est-ce qu'il manquerait à ses parents ? Et quel est le degré de ce manque ? Son narcissisme est évalué à partir de la valeur de ce manque, creusée dans l'autre, comme objet indispensable à la mère. Cette évaluation s'avère tout à fait nécessaire dans l'imaginaire afin de pouvoir la symboliser dans le réel. A partir de là en tant que 1 ou plus tard en tant que manque d'être il peut trouver une singularité puisque aucun objet de substitut ne peut le remplacer définitivement. Cette présence ne peut se concrétiser que sur un fond d'absence. On constate que l'échec de cette opération risque d'engendrer une série de troubles comportementaux : agressivité, violence, inadaptation, échec scolaire...

Ce processus de chute de détachement de la mère à partir du manque, permet d'accéder aux investissements narcissiques secondaires.

C'est un passage indispensable pour mettre en place l'édifice œdipien. Le traumatisme de la guerre ne peut faire son entrée qu'à partir de cette représentation. Si jamais un des partenaires vient de disparaître, dans ce cas le jeu symbolique est perturbé, et la chaîne des signifiants est cassée. Une intervention thérapeutique urgente ou la prise en charge par un groupe de spécialistes des enfants traumatisés peut être efficace.

Le deuxième temps : la représentation de la mort et la traversée œdipienne.

Dans les pays en guerre : ce thème plane et crée une ambiance de culture de la mort. Tout le monde est menacé, c'est le jeu de la guerre. Le père dans ce cas a une position centrale.

Comme il a évoqué sa propre disparition, l'enfant pose dans ce cas l'éventualité de la disparition du père. La culpabilité engendrée est

universelle. Mais il y a une particularité de la guerre civile. Je pense qu'en Algérie vous êtes sous l'emprise d'une guerre civile mais larvée. Elle n'est pas généralisée, comme c'était le cas au Liban et ailleurs, c'est-à-dire, en langage psychanalytique le meurtre du père n'est pas total.

Il y a un représentant de l'Etat et à côté une référence à Dieu tout puissant. C'est en son nom qu'on tue, qu'on égorge (forme préférée chez les musulmans). Mais il y a une divergence radicale entre la référence au chef de l'Etat et la référence à la volonté divine.

La première est présentifiée, limitée dans son pouvoir même si elle est injuste. Tandis que l'autre se réfère à un représentant qui reçoit ses ordres de Dieu lui même (Dieu m'a ordonné). Le premier passe par la médiation institutionnelle tandis que le second passe directement par Dieu. Autrement dit, on assiste à une injonction de l'imaginaire par le réel, sans passer par la médiation symbolique. Comme on sait que l'imaginaire n'a pas de limites et que son pouvoir ne peut être encadré que par l'accès au symbolique. Le fantasme du meurtre du père est à l'œuvre dans la guerre civile aussi bien à l'échelle nationale qu'à l'échelle individuelle.

L'enfant, dans cette ambiance, entend ce qui se passe, les voisins, les amis, la télévision...

Tout le monde en parle. L'enfant souffre de son fantasme du meurtre du père et a peur de voir un jour ce vœu exaucé. Il attend en retour que le père résiste et que sa pulsion se brise comme une vague sur un rocher et qu'il puisse tout en protégeant le père reconnaître son désir de meurtre.

Entre particulier et collectif il s'établit une communication de complicité inconsciente axée sur un certain recoupement entre le fantasme du meurtre du père qui préside au déroulement de la guerre civile et le drame œdipien intra subjectif de l'enfant.

Ainsi, j'ai été amené à soigner de nombreux enfants qui consultaient pour des symptômes divers tels que l'agressivité, tension, échec scolaire, accidents divers en rapport avec une culpabilité engendrée...

Il a suffit de remonter à partir des symptômes et des dessins la chaîne signifiante dans le discours de l'enfant pour aboutir à ce recoupement entre la traversée œdipienne et le fantasme collectif.

Dans cette traversée, l'enfant passe par deux phases : la première est marquée par des accès d'angoisse et de troubles indéfinissables, et la seconde par un épisode dépressif où il perd goût au jeu, à la nourriture et au travail scolaire. Elle évolue normalement jusqu'à la résolution de l'œdipe. Il faut préciser que celui-ci n'est ni un fantasme ni un mythe.

C'est une structure établie à partir de la position du sujet à advenir dans un monde marqué par l'incertitude et détermine par ce fait l'enjeu du désir dans son rapport à l'autre. C'est de ce positionnement que dépendrait le tissage de cette structure que ce soit dans son rapport au père réel symbolique ou imaginaire.

Si le meurtre du père n'est qu'un fantasme il risque pour autant de devenir une réalité car dans le contexte d'une guerre civile, rien n'est sûr, le danger est toujours présent car ce danger plane à l'extérieur et risque d'exaucer le vœu œdipien de l'enfant / d'un côté la perte de l'objet (le père ou la mère) et de l'autre la détresse comme conséquence, lorsqu'il se voit seul après la disparition de celui qui lui assure la sécurité. Ce phénomène subjectif est d'autant accentué que le risque est très grand. L'enfant demande à ses parents de tenir bon de rester indemnes pour que le fantasme devienne futile et ne l'implique nullement dans la réalité. Comme nous savons, hélas ! la guerre sème la destruction et la mort. L'enfant ne se sent nullement protégé et voit avec frayeur la forteresse de ses parents, compte tenu de ce qu'il a pu comprendre de sa détresse et de sa faiblesse face au monde extérieur, s'effondrer, et de se retrouver face à une réalité qui le dépasse. A ce moment on assiste à un phénomène régressif, le surgissement de tous les fantasmes archaïques déjà maîtrisés.

La maîtrise de la situation échappe à la logique rationnelle, d'autant que la mère transmet son angoisse existentielle. Les réactions des enfants sont diverses : soit l'enfant devient agité, turbulent avec des risques d'accidents plus ou moins graves, une façon d'exprimer son angoisse et sa violence. Comme il peut aussi développer des phobies d'évitements.

Devant les mesures draconiennes protectrices développées par la mère, ou des déplacements en dehors de son domicile familial, cet enfant harcelé de tous côtés, peut dans des cas heureux aménager un espace transitionnel avec ses copains et organiser des jeux qui permettent à chacun d'exprimer son angoisse et de maîtriser la situation par des représentations symboliques. Les enfants peuvent jouer à la guerre ou à un autre jeu en rapport avec les événements. Autrement dit, ces jeux leur permettent de démystifier la guerre et de s'assurer une maîtrise symbolique.

L'enfant est ingénieux dans la création de jeux. Il est capable de dégager cet espace propre même sur le plan imaginaire à partir des événements dramatiques. Il cherche avant tout à protéger et à préserver son espace psychique intermédiaire. Terrain neutre grâce à la maîtrise du langage (exemple : dessins des enfants musulmans, dessins des enfants chrétiens). L'assistance humanitaire doit répondre aux premières urgences. Elle

consiste à rétablir avec l'enfant traumatisé un contact rompu, pour rétablir le sentiment de sécurité car le premier effet de l'événement tragique que ce soit de la violence humaine ou naturelle dépayse l'enfant de son Umwelt. Il est dans un monde hostile, hors soi et tout ce qui est familier devient source d'inquiétude, d'étrangeté. C'est l'image de soi qui est cassée ou défigurée.

Donc à partir des ces premiers objectifs toutes les mesures thérapeutiques : soins corporels, besoins, paroles dessins, contact, doivent en première urgence ramener l'enfant à retrouver son monde familier. Une fois passée cette première étape, on essaie de mettre en place un dispositif pour une prise en charge à long terme.